



DINAND Tony

Il aimait tant
ses collines ...

*Par les soirs bleus d'été, j'irai dans les sentiers,
Picotés par les blés, fouler l'herbe menue :
Rêveur, j'en sentirai la fraîcheur à mes pieds,
Je laisserai le vent baigner ma tête nue.*

*Je ne parlerai pas, je ne penserai rien :
Mais l'amour infini me montera dans l'âme,
Et j'irai loin, bien loin, comme un bohémien,
Par la nature, heureux comme avec une femme.*

*Arthur Rimbaud
Mars 1870*

Sommaire

Avant-propos

Le solitaire attachant ...

Présentations impromptues ...

Les sangliers du matin ...

Paysages ...

Près du Garagaï ...

Lorsque s'en va le temps ...

Le mistral avait enfin chassé les nuages ...

Un matin d'exception ...

Le vieux genévrier ...

Le petit vallon ...

Reconnaître son monde ...

Se nourrir de légendes ...

L'harmonie des choses ...

Vivre son temps ...

Respirer les effluves des démons souterrains ...

Prendre la vie à bras le corps ...

Repousser les mauvais souvenirs, le fils perdu ...

Le monde comme il tourne ...

Sentir la terre bouger ...

Accepter et regarder vers l'avenir ...

Les violences du temps ...

Accepter les saisons ...

Une sagesse ancestrale quasi animale ...

Quand remontent les souvenirs ...
S'envoler avec les oiseaux ...
Respecter les chemins de chacun ...
Regarder le ciel plein d'étoiles ...
Ne jamais abandonner ...
Partager la vision d'un monde ...
Être auprès de la nature ...
La lettre surprise, se retrouver ...
Un bonheur simple mais éclatant ...
Être en accord avec soi-même ...
Une attente longue et chargée d'espoirs ...
La vie reprend le dessus ...
Début de printemps ...
Une dernière fois ...
Comme un au revoir ...
De beaux moments ...
Symphonie ...
Le temps des vacances...
Le jour d'avant ...
Le goût des joies d'antan ...

Avant-propos

Comme à l'accoutumée j'étais dans mes rêves lorsque je cheminais le long de la grande masse rocheuse de la montagne, je ressentais les humeurs du temps et je profitais de mes instants de solitude. Tout à mes pensées je voyais au loin s'avancer une ombre humaine, un "Quelqu'un" qui semblait avoir coutume de voyager au sein de la garrigue, qui marchait certainement souvent au milieu des cailloux. Le dos légèrement courbé il semblait avancer sous le poids des ans, son pas lourd accompagné du bruit de la canne qui l'aidait, n'avait que faire du bruit qu'il dispensait autour de lui, pourtant il semblait attentif, posant un pied sûr dans ces chemins rabotés par les pluies et les vents. Le croisant dans une pente un peu raide, nous nous sommes arrêtés, échangeant un salut chaleureux un peu comme une poignée de main amicale. Nous avons pris langue pour d'abord échanger sur le temps, la saison, la beauté de l'instant, comme si nous nous étions toujours rencontrés ici. Il était grand, plus grand que moi, il avait le verbe haut et le mot rieur. Reprenant nos esprits après cette hasardeuse rencontre, nous décidâmes de faire un bout de chemin ensemble, sur un de ces sentiers qui montaient au Garagaï. Je crois que c'est depuis ce jour que nous nous sommes liés d'une amitié au milieu de cette nature qui nous rapprochait. Je lui contais mes découvertes, il me parlait de sa vie des collines et des monts, je lui disais mon amour de la nature, il me chantait ses peines et ses joies dans des mots aux accents du sud, plein d'une sagesse ancestrale, plein d'un bon sens réconfortant. Fort de cette rencontre, nous nous sommes promis de revenir sur ces chemins pour partager quelques instants d'un bonheur intime et inattendu, et

prendre des nouvelles du monde. C'est cette histoire que je veux vous conter au fil des pages à venir, celle d'une amitié sincère et durable, celle qui nous fait aimer ce monde, et je vous présenterai un peu chaque fois qui il est, ses coups de cœur, sa truculence et sa joie de vivre, ses cheminements dans la nature et son respect pour la vie. Je vous parlerai de nos échanges et de nos impressions communes, et je vous dirai surtout qu'il est un personnage haut en couleur, même si cela n'a aucune importance à ses yeux.

Le solitaire attachant ...

Après cette première rencontre, je rentrais sans réfléchir, sous le coup de la surprise de cette promenade accompagnée, sans savoir qui il était. J'étais pourtant subjugué par la présence du personnage, son parlé franc et son désir de dire. Il était communicatif, il partageait volontiers son monde et semblait n'être pas le dernier à engager une conversation sur n'importe quel thème, pourvu que ce ne soit offensant pour personne. On sentait qu'il avait l'habitude du contact et du partage, pour autant il ne s'étendait pas encore trop sur sa vie personnelle, et je devrais très certainement patienter pour qu'il accepte de m'en dire plus. Aujourd'hui, il avait comme les derniers jours sans doute, gardé la même tenue campagnarde avec son gros pantalon de velours côtelé vert kaki foncé, il laissait sa veste chaude légèrement ouverte sur un pull marron plein de bouloches. Il se fichait de tout ce qu'on aurait pu lui dire, il était là pour savourer quelques instants de paix. Nous nous étions retrouvés à mi-chemin sur le sentier bas en face de la marbrière et nous regardions le soleil se lever au-dessus des cimes du côté du Pic des Mouches. Dans le silence du matin, il me disait qu'il y était monté souvent par le passé avec ses amis aujourd'hui disparus, et il ne regrettait plus de ne plus y aller. Cette promenade était devenue pour lui trop harassante et il n'aspirait plus à vaincre les pentes raides et les hauteurs du haut desquelles on ne voit rien d'autre qu'un pays d'Aix tout en surfaces aplaties. Je sentais dans ses paroles comme un regret, mais aussi une vérité. Il avait au fil des ans acquis une sagesse tranquille et savait, comme je l'avais constaté maintes fois, que la montagne était beaucoup plus impressionnante et

belle vue de sa face Sud. Ceux qui aiment la Sainte Victoire ne pourront me contredire, la beauté du site se voyait d'en bas, parfois de loin, mais tout se passait de ce côté-là, face Sud. Il me dévisageait tranquillement de son regard gris, l'air de me dire que c'était comme une évidence, que sur les sommets des roches grises, il n'y avait plus rien à découvrir, les oiseaux volaient en dessous, sauf les aigles de Bonelli qui tournoyaient au-dessus à la belle saison. Et puis les plantes avaient laissé la place à la roche délavée, les odeurs avaient disparu, il n'y restait plus que le vent ...

Présentations impromptues ...

Nous n'avions convenu d'aucun rendez-vous sur les chemins de traverse, mais nous savions intuitivement que nous retrouverions des endroits pour nous y rencontrer et faire un brin de conversation. La nature vivait à son rythme et je pensais que j'avais peu de temps pour vraiment la voir changer, donc j'y retournais le plus souvent possible, et je ne devais pas être le seul à penser la même chose.

Dans l'après-midi, j'étais assis sur le bord d'une pierre renversée, et je sentais sous mes mains sa surface rugueuse et fraîche. Plus bas sous la couverture des buissons des chênes verts, un bruit insolite attirait mon attention, j'entendais le tac-tac d'une canne qui frappe le sol à un rythme régulier. Je me levais tranquillement, j'attendais que le bruit se rapproche, et comme je pouvais un peu m'y attendre je reconnaissais les cheveux gris cendré de ce promeneur, qui devenait pour moi déjà un peu familier. Je descendais quelques centaines de mètres dans sa direction, il clopinait lentement mais sûrement tout en regardant autour de lui, observant tout ce qui pouvait bouger ou frémir. M'étant rapproché assez rapidement de lui, je le surprénais et le sortais de son état méditatif, avec un sourire malicieux il me tendait la main pour un salut chaleureux.

- Bonjour ! quel temps agréable aujourd'hui, dit-il sur un ton enjoué.

- Ah oui, bonjour ... j'étais un peu sur l'attente n'osant encore trop en dire, ne connaissant pas ses réactions, je préférais rester en mode évasif mais plein d'empathie, comme si je n'avais pas été surpris.

Il avait l'air heureux, comme transcendé dans cette lumière presque blanche qui venait à contre-jour. Il posait tranquillement par terre sa canne, déboutonnait sa veste épaisse, et prenant une longue respiration me dit sans autre forme ...

- J'avais oublié de vous dire je m'appelle Emilio, il vaut mieux que vous le sachiez, on va sûrement se rencontrer à nouveau ... non !!!

- Avec plaisir, et moi c'est Tony, content de faire votre connaissance ...

Et c'est ainsi, de mémoire, qu'après de très courtes présentations, nous entamions une longue période de partages de nos passions respectives sur les chemins de la montagne, marchant de temps en temps ensemble, parfois nous croisant sur le même sentier, nous donnant rendez-vous d'autres fois pour un autre jour, si le temps devait nous le permettre. Nous savions de toutes les façons que la montagne nous appelait tous les deux, et que nous y trouvions de grandes satisfactions et des moments de liberté intense. Nous avions chacun à notre façon le sentiment de refaire un peu le monde, en nous disant ce qui nous avait le plus impressionné ces derniers jours, en regardant la nature évoluer lentement, tout en nous laissant vieillir toujours trop rapidement, à notre goût, nous étions alors mentalement deux jeunes hommes prêts à galoper comme des gamins pour retrouver les sensations de nos endroits merveilleux. J'admirais sa façon de percevoir ce que la nature lui apportait et ce qu'il pouvait me transmettre, j'étais comme un enfant intéressé qui écoutait son « Papé » lui dire ses collines, l'odeur du temps, la vie dans les monts et tout le bonheur qui pouvait en ressortir, qu'il fallait regarder comme un vrai trésor parce que demain il ne serait peut-être plus là pour le raconter. Et des histoires nous en avions plein à nous partager tant les collines et les monts pouvaient nous donner à observer, aimer, tout au long des saisons et suivant les caprices du temps.

Les sangliers du matin ...

À peine nous étions nous retrouvés, je le sentais débordant d'envie de raconter sa dernière aventure. Les yeux pleins de mille étoiles, il ouvrait à peine la bouche et marmonnait en hâte, avec un léger accent de ce sud qui chante, pour me raconter sa rencontre fortuite avec un gros sanglier, sa laie et six marcassins. Il me disait s'être longtemps arrêté, attendant que toute la petite troupe traverse son chemin qu'il avait pris par le bas de la Sainte Victoire depuis la ferme de Saint Ser. Avec force geste, il me montrait comment il s'était immobilisé derrière le tronc d'un grand pin, mimant ses propres silences et sa totale immobilité, regardant le passage de la troupe, tel un petit régiment de fantassins tout de noir vêtu, et combien il avait craint d'être surpris tant il savait les dangers encourus lorsque ces animaux se sentaient menacés. J'en riais tout haut, tellement il avait une allure d'acteur maladroit mais convaincant, il se déhanchait, reprenait une position d'affût derrière un tronc, comme s'il y était encore. Tout à sa conversation imagée, il venait de faire tomber sa canne en bois de vieux noisetier, sculptée à la va-vite par une main non-experte, mais adoucie par toutes ces années passées qui usent et polissent les formes. Était-ce lui qui l'avait sculptée, lui avait-on donnée, cela faisait-il longtemps, je lui demanderai un jour par simple curiosité car elle faisait intimement partie du personnage. C'était une canne paysanne, torse, faite pour durer, légère et rigide, usée, fabriquée juste à la bonne longueur pour qu'il puisse bien se tenir debout, et garder le bon équilibre. Dans la main, le pommeau sculpté maladroitement d'une tête d'oiseau servait admirablement la tenue de l'objet. Elle en avait vu

des sentiers, elle avait griffé tant de terres et de cailloux qu'elle était polie et lisse comme la paume de ses mains tordues par les ans. De couleur foncée elle avait traversé les ans, se rayant et se tâchant à toutes les boues rouges venues de là-haut et aux gouttes de sueurs des longs étés chauds, comme des temps plus humides et froids d'octobre à Mars. Elle était son unique emblème, et il y tenait comme à la prunelle de ses yeux, disait-il souvent, elle l'accompagnait partout, elle lui servait de guide dans ses promenades en solitaire. Il la ramassait dans un mouvement d'une grande douceur, ample avec une lenteur qui trahissait celui qui a vécu, ses gestes mesurés faisaient penser aux douleurs qui ralentissent le corps, aux peines et aux joies cumulées, je sentais qu'il continuait à espérer en économisant ses forces et son temps. Sous ses cheveux longs légèrement ondulés, mal coiffés par une main peu soucieuse de l'aspect physique, le gris de l'âge avait pris place, et composait sur son visage tanné par les vents, une marque de respect. Le nez aquilin portait une vieille paire de lunettes cerclées aux branches fines et argentées, penchées sur la gauche, il me regardait avec un sourire de bienveillance et nous continuions notre chemin de concert.

Paysages ...

Vous venez souvent ici ? me disait-il tout d'un coup ... il arrêta sa question aussi brutalement qu'elle lui était venue, attendant ma réponse ...

- Oui presque deux fois par semaine, quel que soit le temps, je lui répondais aussitôt presque gêné de sentir que j'étais un peu chez lui, dans son univers personnel ...

- Ah, je comprends mieux pourquoi ... il s'arrêtait quelques secondes pour reprendre son souffle ... maintenant que je vous vois avec votre boîte à chasser les images.

Je restais un peu suspendu dans l'air du moment, sans répondre du tac-au-tac, tellement sa réponse était curieuse dans cette forme à laquelle je ne m'attendais pas, pleine de bon sens et d'humour. Tellement drôle à la fois dans cette façon un peu moqueuse, de me dire qu'il se doutait de ce que je faisais si souvent ici, comme s'il m'observait faire depuis très longtemps. Il reprenait ...

- Vous savez, j'aime bien les gens qui regardent et qui apprécient, si vous le voulez je vous expliquerai mes petits endroits préférés et comment je la vois ma montagne, où je vis tous les jours, et tous les changements qui apparaissent au gré des saisons, c'est presque magique ... j'habite juste en dessous à la ferme Suberoque sur le Cengle, et depuis longtemps je passe mon bon temps à courir les chemins, pour éviter l'ennui, depuis que je ne travaille plus, en plus j'aime bien regarder les oiseaux, ils sont beaux et si fragiles ...

- Eh bien, merci pour cette bonne surprise, lui répondis-je, ça me fait vraiment plaisir de vous accompagner, et découvrir tout ce que je ne connais pas encore ...

- Oh, maintenant ce n'est plus comme avant, je ne cours plus comme un jeune lapin, et les hauteurs me fatiguent même si elles m'attirent. Alors je reste sur les sentiers bas, le long des chemins où je croise tant de monde, des touristes comme on dit ici et parfois d'autres qui semblent s'intéresser un peu plus ... Le disait-il pour moi, je ne saurais le dire, je ne relevais pas et continuais un peu de cette promenade avec lui. Sans le savoir j'étais accidentellement entré dans sa vie, un peu, mais avec tant de plaisirs pour les années à venir. L'homme était agréable à écouter, je sentais qu'il aimait partager son vécu, il avait besoin de transmettre sa passion.

- Vous voyez me dit-il, me montrant avec sa canne dans un grand mouvement circulaire, toute la chaîne au-dessus de nous qui va de La Croix au pic des mouches, j'ai fait tous les chemins par presque tous les temps et jamais je n'ai été déçu, elle est belle ma montagne. Tous les paysages y sont sublimes, il suffit d'y venir à la bonne heure et de regarder, simplement regarder ce qui pousse, ce qui y vit, les oiseaux du ciel, les lézards verts si beaux, les petits animaux qui courent vite et ces fleurs rares et subtiles qui sentent si bon, que seules les abeilles noires savent trouver au lever du jour au printemps. Mais pour tout cela il faut aimer prendre son temps, il faut s'armer de patience et ne pas courir les chemins, il faut venir et revenir encore au fil des jours ...

Je sentais de l'émotion dans ses mots, il revivait ses promenades, il m'indiquait des passages difficiles dans la falaise qu'il avait fait quand il était plus jeune. Maintenant ses vieux os, comme il aimait à le dire, ne supporteraient plus la grimpe. J'acquiesçais d'autant plus facilement que je connaissais les difficultés, il les avait faites toutes, ces sorties, bien longtemps avant moi, et j'étais bien loin d'en connaître tous les recoins. Nous regardions les sommets s'éclairer dans les lumières de fin d'après-midi, les roches prenaient des teintes douces, les gris avaient laissé place aux tons beiges et le calcaire était alors devenu plus chaud,

plus coloré, perdant son aspect glacial des roches de montagne. Nous redescendions tranquillement le chemin, j'écoutais ses petites histoires avec avidité, j'avais l'impression de vivre un rêve.

- La prochaine fois je vous montrerai un coin que j'aime bien, parce qu'il n'est pas trop difficile et encore beau avant l'hiver, on se retrouvera ici, ce caillou fera parfaitement l'affaire pour un lieu de rendez-vous ... Allez salut et à la prochaine ! Comme il aimait si bien dire. Je quittais Emilio des yeux pour reprendre mon chemin en sens inverse, j'entendais déjà un peu plus loin la petite musique de sa canne qui tapait rapidement la surface du sol durci par la sécheresse, et sans doute marchait-il d'un pas joyeux et allègre pour rejoindre le chemin qui le ramenait chez lui.

J'attendais déjà impatiemment, ce prochain rendez-vous qui nous emmènerait vers un autre point de vue, je me doutais un peu de l'endroit où il voulait m'emmener, je savais qu'il fréquentait avec assiduité certains coins plus tranquilles et moins parcourus par les hordes de promeneurs ...

Près du Garagai ...

Voilà un des endroits que je fréquente souvent pour sa beauté photographique, d'en bas la chaîne rocheuse en impose, elle est ici un des points de départ et un objectif pour beaucoup de grimpeurs. J'aimais y passer du temps car peu s'y attarde, tous cherchant à vite grimper plus haut pour attaquer la roche à main nue, ou pour tenter un envol en parapente depuis les plats au-dessus des deux Aiguilles, harnachés d'un énorme sac sur le dos, comme de gros insectes gras qui partent loin pour un grand voyage. Ce jour-là, le temps de faire tout ce long chemin, je n'avais de pensée que pour le mouvement lancinant des pieds qui avancent l'un devant l'autre, dans un mouvement de balancier que seul le corps sait composer pour assurer son avancée vers l'éternité d'une grande promenade. Les yeux au sol pour éviter les mauvais cailloux, les pensées perdues dans un vague éther d'idées brumeuses et confuses, à la limite de ne plus réfléchir, je m'arrêtais et je prenais quelques instants pour une respiration profonde afin m'oxygéner le cerveau mais aussi les poumons avec l'air froid. C'est lorsque l'on parcourt la montagne que l'on s'aperçoit qu'on a vraiment besoin d'évasion et de respiration. Je m'appuyais sur un énorme bloc de poudingue qui faisait face à la montagne. Il était descendu certainement de là-haut aux époques où la terre secouait son dos endolori par tous les tremblements, et avait roulé jusqu'ici pour me permettre un repos juste au-dessus d'un petit vallon aux allures de paradis. Assis sur la pierre froide, je restais figé un long moment, happé par un bien-être quasi irréel, le regard un peu perdu et sans objectif sur la lointaine ligne d'horizon barrée par la chaîne montagneuse, l'air froid